

WOO Jong N.

Née en 1961 à Séoul, Woo Jong N. vit actuellement à Paris. Elle écrit et publie des poèmes et des études critiques en coréen (dans les revues *Littérature et société*, *Littératures étrangères*, *Critique et théorie*, *Poésie contemporaine*, etc.) et en français (dans *Critique*, *Po&sie*, *Le Nouveau Recueil*, *Ralentir travaux*, *Supérieur inconnu*, *Pris de peur*, *Les feuillets de la forêt*, et dans la revue américaine *Osiris*).

Elle a publié en français deux recueils de poèmes, *Blanchement* aux éditions À contre-silence, en 1998, et *Lacrime*, avec des dessins originaux de Luc Ernaud à L'Orange sanguine, en 1999.

Écrire, pour être – un peu (ne serait-ce que)

« Dans le désert mental il n'est jamais de pays conquis. »

*

Vivre-avec dans la tête le paysage vide sans personne
gris et blanc sur le fond sans fond où il pleut, où il neige, où le vent
souffle, où la nuit ne se couche murmurant sans cesse dans le
recul insaisissable de la lumière muette.

Avoir-mal depuis presque toujours de cet espace vacant
qui s'immobilise tout en vacillant qui se dépeuple tout en
meublant l'ombre dont je n'ai que les contours vagues dont
une certaine musique si proche d'un silence contenu me poursuit
avec une insistance qui dépasse le temps.

Fixer-inlassablement dans la tête (et le reste) l'inanité des
choses vues, embrassées, puis tues que rien n'annule que seule
la flamme inapprivoisable de l'errance continue à attiser.

*

(Très tôt, le sentiment d'être née sans être née m'envahit ; l'impression d'être née, non pas *dans* la vie, mais à côté, non pas *là*, mais quelque part dans une géographie insituable, cette impression étrangement palpable m'habite ; la conscience - très vite éveillée - de mon incapacité d'appartenir à la vie - cette inaptitude foncière - me trouble, me tourmente ; le savoir de ne pas savoir pourquoi j'y suis, pourquoi je dois y être - sans pour autant y arriver - me happe, me hante, me désespère ; très tôt, la flamme dévastatrice de l'impossible me brûle.) (Depuis, je « *bricole dans l'incurable* », sur la pente toujours glissante - d'être, de l'être.)

*

Écrire commence dans le froid intérieur du manque à être, dans le stigmaté irrépressible de la nuit.

*

(Je ne comprenais pas. Je ne comprenais pas le pourquoi-la-vie, le pourquoi-la-nuit, le pourquoi-le-souffle-de-la-souffrance..., je ne comprenais pas ; en ne le comprenant pas, en ne pouvant le comprendre, j'étais *déjà* étrangère, étrangère au vivre, avant même de devenir étrangère dans une langue étrangère, oui, je crois, je l'étais déjà, même là-bas, dans ma première langue, dans la langue dite maternelle, oui, déjà...)

*

Écrire se lève et se couche, là où rien ne soulève l'être à sa perte, tombé dans la nuit sans lendemain, nuit inexorable, comme définitive ; écrire somnole ainsi dans l'insomnie interminable, écrire veille dans le lever improbable du jour.

*

(Longtemps, errer entre l'ici et l'ailleurs. Il m'aura fallu avoir quitté ma terre natale, pour savoir - d'un savoir effectif - que « l'ailleurs » est la condition *sine qua non* pour « l'ici », et inversement. Il m'aura fallu être arrivée sur une autre terre, pour comprendre enfin qu'*on ne s'évade pas du réel*, où qu'on aille. Écrire dans une autre langue, dans la langue des autres, c'est désormais creuser un autre ici, un autre ailleurs dans le même arrachement, dans le même enfoncement.)

*

Écrire – c'est entrer *hors*.

*

Quand quelqu'un souffre, il fait noir jour et nuit, quelque part dans le paysage mental.

*

Entre moi qui suis et moi qui n'est plus là, *immer*, déjà, l'imminence de ce cœur sans goût, en cendre... ..., de ce visage immuable du pénultième...

*

Malgré l'abîme qui se creuse – *malgré*.

*

« Expérience sans mesure, excédante, inexpiable, la poésie ne comble pas mais au contraire approfondit toujours davantage le manque et le tourment qui la suscitent. »

*

Rivée sur le paysage vide
désert
où il bruine
où le brouillard voile le temps

l'écriture cherche à faire coïncider l'ici et l'ailleurs, le silence et les mots, le jour et la nuit, le « je » et le monde. Quand, en pleine nuit, le silence rôde autour d'une bougie allumée, ce que le calme de ce silence fait entendre n'est pas l'absence du monde, mais son bruissement.

*

Écrire, pour être – un peu (ne serait-ce que) ; écrire, pour se-tenir-debout dans la part oblique toujours mouvante ; écrire, pour ne pas renoncer à faire signe au dehors, – *par* la vie.

Ce texte n'aurait pas existé sans l'incitation attentive et amicale de Claude Mouchard. Qu'il en soit remercié.

Blanchement

tu n'as pas de visage
sans qu'il soit *devenu* méconnaissable
ou altéré
il n'est pas, il n'est plus
tu es sans visage

sans visage
sans pour autant devenir la pure
perception du dehors
et du dedans
ton regard sans regard
continue à regarder
ce qui se perd
ce qui s'annule
dans ce voir blanc
qui peuple le temps
qui l'habite
et qui le dépasse

ton regard sans visage
qui va plus vite
qui va plus loin
– *follement* –
que la disparition

sans rester
sans tarder
et sans se retourner
comme un astre perdu
dans cet espace brisé
ton regard
regarde
et dit
blanchement
toujours
blanchement

le vide de tout vide
de cette annulation insondable
même insensée, l'épuisement si lent
de cette perte
– âpre –
– irréparable –
du visage

le vide dans le vide
la blancheur des yeux-néant
qui se reflète
dans le regard du monde
comme fragment
 comme détresse
comme cri sans lieu qui
reste blanc
et restera inapaisé

toi, sans visage
- et la perte

cette inconnue ardemment muette
qui guette
dans un espace
de mourir de vivre de
perdre de périr

toi, aux yeux blancs
qui ne cesses de parcourir
de toi-voir à toi-dire
cette distance intenable
qu'aucun souffle ne supporte

toi, seulement
comme une ombre mouvante
sur le fil
du temps toujours humain
et à proximité écartée

toi qui veilles
qui interrogues cette durée précaire
et qui en témoignes

sans visage
sans le savoir préalable *désormais*

toi
blanchement
dans la mémoire du
regard
du dehors